

## Un peu de terrain

Attention ! Ceci n'est pas une fiction !

Je suis autrice, dramaturge, metteuse en scène, éclairagiste et directrice de compagnie.

Cela fait 20 ans que j'exerce, 15 ans que je suis officiellement "artiste de la Communauté Française de Belgique".

Et à ce jour, je n'ai jamais,

jamais !

été rémunérée à hauteur de mon travail réel.

Je n'ai jamais été rémunérée pour mon travail d'écriture.

Je n'ai jamais été rémunérée pour mon travail de metteuse en scène en amont et en aval des jours de plateau.

Je n'ai jamais été rémunérée pour mon travail d'éclairagiste en amont et en aval des jours de plateau.

Je n'ai d'ailleurs jamais été rémunérée pour le nombre réel de jours de plateau.

Je n'ai jamais été rémunérée pour mon travail de directrice de compagnie – recherche, rédaction de dossiers, administration, production, diffusion, secrétariat, coordination, communication, représentation, comptabilité, et j'en passe.

Lorsque je suis rémunérée, c'est officiellement pour 38h semaine.

Alors que j'en preste 50... 70... 90... parfois plus.

Mis-à -part lorsque j'enseigne,

– oui, parce que mon niveau d'études, mon expérience, mon ancienneté et ma spécificité font que j'enseigne en école supérieure –

mis à part lorsque j'enseigne donc, je n'ai jamais été rémunérée au dessus de 1'850 euros mensuels bruts.

En net, ça fait 1'300 balles.

Lorsque je ne suis pas rémunérée, alors que pourtant je travaille,

je vivote grâce au statut d'artiste,

que j'ai soit-disant la "chance" d'avoir,

et qui est souvent le prétexte invoqué – d'ailleurs – pour ne pas rémunérer mon travail.

Ceci n'est n'est pas un scoop :

si le secteur était vraiment honnête,

il devrait être inscrit en grand sur toutes les affiches de spectacle :

*coproduction ONEM.*

En fait,  
souvent,  
ma vie professionnelle ressemble à une succession de relations cyniques et de situations absurdes :

le lundi :

Un administrateur ou un programmeur ou un directeur de théâtre  
– qui, lui, a un CDI, un salaire décent, des transports remboursés, des tickets restaurant et j'en passe –  
– qui, lui, n'a d'ailleurs un boulot que parce que des gens comme moi faisons le nôtre –  
un administrateur ou un programmeur ou un directeur de théâtre donc, m'annonce :  
*qu'il n'a pas de sous pour acheter le spectacle au prix demandé*  
*qu'il va falloir baisser le prix encore*  
*et que c'est ça ou rien*  
même si ça signifie que mon équipe travaillera en partie gratuitement,  
même si ça signifie que tous les frais en plus des salaires en seront encore de ma poche,  
même si ça signifie qu'en réalité on va "payer pour jouer"  
même si ça ressemble furieusement aux pratiques des grands groupes industriels avec leurs "sous-traitants"...  
... ce genre de choses qu'on se plaît, justement, à dénoncer dans les théâtres, des trémolos dans la voix...

Il me propose aussi un "plan B" :  
d'acheter la version courte du spectacle,  
pour la moitié du prix évidemment,  
même si ça signifie que je devrai, moi, engager le même nombre de personnes,  
pour le même nombre de jours,  
même si ça signifie, donc, qu'en réalité on va " payer deux fois plus pour jouer".

Plan A ou plan B,  
Si je dis *oui*, j'accepte d'être exploitée,  
si je dis *non*, je risque de me griller.  
Comme d'habitude.

Le mardi :

Un autre me propose une soit-disant "coproduction" pour ma prochaine création :  
c'est-à-dire pas même assez de cash pour payer le coût des représentations,  
c'est-à-dire aucun cash pour payer la création, soit 14 personnes pendant 1 à 2 mois selon les fonctions,  
– plus la scéno, les costumes, les transports, etc –  
c'est-à-dire moins de cash que ce qu'il investit dans la fête d'ouverture de saison,  
c'est-à-dire "peanuts" en cash, donc.

Mais ! un contrat qui stipule qu'on partagera les éventuels bénéfices,  
et que les éventuelles pertes ne seront qu'à ma charge.

Mais ! plein de soit-disant "services" valorisés à hauteur de beaucoup, beaucoup de sous :  
un régisseur de toute façon employé à l'année,

– et qui ne sera là que pour vérifier qu'on ne dégrade pas la salle –

de la promo de toute façon éditée par le lieu pour informer son public,

– et pour laquelle je devrai, moi, fournir gratuitement des textes, des photos, des vidéos, –

l'émission des contrats de mon équipe,

– qui seront financés par ma Compagnie, mais comptabilisés dans le taux d' "emplois artistiques" du lieu –  
la belle affaire.

Et ah ! un "théâtre en état de marche", tiens donc :

Si on disait à des employés de bureau, par exemple :

que le fait de travailler dans un lieu propre, chauffé, équipé de mobilier, du matériel professionnel adéquat  
ainsi que de sanitaires... était un "service" – une chance en somme –

et que ce "bureau en état de marche" valait salaire...

les syndicats hurleraient au scandale, et manifesteraient dans de jolies chasubles criardes.

Mais en ce qui concerne les artistes, ça paraît normal.

Si je dis *oui*, j'accepte d'être exploitée,

si je dis *non*, je risque de me griller.

Comme d'habitude.

Le mercredi :

Un employé de l'ONEM,

– qui n'a aucune idée de la nature de mon métier, et pioche au gré de son humeur dans telle ou telle circulaire –  
m'explique d'un ton condescendant et menaçant :

*que je ne glande rien, que je suis une paresseuse-profiteuse, qu'il va falloir que je "prouve que je cherche du travail", et que je songe d'ailleurs à "un vrai travail", et que sinon on va me radier du chômage... etc.*

Si je me tais et encaisse : j'accepte l'état de fait apparent

– et l'humiliation –

d'être considérée comme :

inactive, dépendante de la solidarité collective,

et de n'avoir peut-être pour seul horizon vieillesse qu'un foyer pour indigents.

Si je lui dis :

*qu'en fait je bosse comme une brute mais qu'on ne me paie pas pour mon travail,*

*que je suis coincée entre l'enclume et le marteau,*

*que harceler les artiste ne résoudra pas les causes du problème...*

il va me tomber dessus pour "fraude" ou "abus" ou que sais-je.

Comme d'habitude.

Le jeudi :

Mes étudiants tout frais tout pimpants,  
pleins de désirs et de projets,  
me questionnent sur les réalités du métier.

Si je leur dis :

*que la part belle de leur future vie d'artiste, celle pour laquelle ils sont ici*

*– créer, questionner, dire, transmettre, rencontrer, élever et s'élever –*

*n'est que ce à quoi il devront s'accrocher vaille que vaille,*

*dans une réalité où ils vont surtout :*

*galérer pour bouffer*

*devoir toujours se battre*

*devoir toujours se méfier*

*se justifier d'exister,*

*souffrir d'être traités comme des "employés accessoires"*

*comme une "variable d'ajustement", ...*

*Qu'il seront les boulangers d'une boulangerie*

*qui trouve normal de salarier tous ses employés*

*– de comptoir, d'administration, de livraison, de bâtiment, de nettoyage, de publicité, de produits dérivés, etc, –*

*mais pas eux, les faiseurs de pain"...*

Si je leur dis ça :

je suis une grincheuse qui leur casse d'emblée les rotules.

Si je ne leur dis pas ça :

je suis une irresponsable, une "menteuse par omission".

Comme d'habitude.

### Le vendredi :

Un appel pour me proposer de créer une performance pour un événement,  
défrayée mais non-rémunérée, bien sûr,  
mais que je ne peux pas "rater" parce que :  
*c'est une chance, une visibilité, un chouette projet, ...*

Si je dis *oui*, je suis une poire.

Si je dis *non*, je suis une prétentieuse.

Comme d'habitude.

Mais !!!

ça me donne une idée :

On pourrait aller à quinze au restaurant

s'en mettre jusqu'au oreilles, avec desserts, grands vins et tout,

et partir sans payer en disant :

*On vous fera de la pub, c'est une "chance" pour vous, on vous offre une visibilité !*

Non ?

### Le samedi :

Une connaissance me tient le sempiternel discours :

*que j'ai de la "chance" d'exercer ma passion*

*et que je n'ai pas à me plaindre parce que j'ai choisi ce métier.*

Je lui envoie ma sempiternelle réponse :

*Que mes parents sont médecins,*

*qu'ils ont aussi choisi ce métier par passion,*

*mais qu'il ne viendrait à l'idée de personne d'affirmer que leur travail ne mérite pas salaire,*

*juste parce que c'est une "passion."*

Et l'autre de rétorquer que : *c'est pas pareil.*

Si j'argumente, je dope mon ulcère gastrique.

Si je n'argumente pas, je le laisse croire qu'il a raison.

Comme d'habitude.

Le dimanche :

Je culpabilise parce que je me suis autorisé une grasse matinée,  
plutôt que de me plonger dans un énième dossier à pondre :  
pour essayer de trouver des sous  
pour essayer de pouvoir faire mon travail  
pour essayer de pouvoir payer mon équipe  
pour essayer de pouvoir payer mes charges  
pour essayer de ne pas – in fine – encore faire sauter mon salaire pour combler les trous.

Si je me jette sur mon bureau jusqu'à minuit, je n'aurai pas de temps à partager avec ma compagne.  
Si je ne me jette pas sur mon bureau jusqu'à minuit, je serai stressée et invivable avec ma compagne.  
Comme d'habitude.

Et !

Rebelote.

Je suis autrice, dramaturge, metteuse en scène, éclairagiste, directrice de compagnie,  
photographe, designer, constructrice, technicienne, régisseuse, soudeuse, manutentionnaire,  
rédactrice, administratrice, coordinatrice, chargée de relations publiques, secrétaire, comptable, ...  
et j'en passe.

Cela fait 20 ans que j'exerce, 15 ans que je suis officiellement "artiste de la Communauté Française de Belgique".  
Et à ce jour, je n'ai jamais,  
jamais !  
été rémunérée à hauteur de mon travail réel.

Et à ce jour,  
si je n'ai toujours pas d'enfants,  
à bientôt 37 ans,  
ce n'est pas par manque de désir,  
non  
mais parce que,  
entre autres,  
je n'aurais pas les moyens  
de les élever dignement.

Bonne année à toutes et à tous,  
et merci de m'avoir écoutée.